

PASCALE DIETRICH

Faut pas rêver



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

RTS, « Vertigo », le 7 mai : <https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/pascale-dietrich-faut-pas-rever--grauzone--debat-musique-journee-speciale-artistes-suissees?id=12145061>

Radio libertaire, le 15 mai : <https://www.anarchiste.info/radio/libertaire/emission/bulles-noires/>

RCF, coup de cœur de Christophe Henning, le 27 mai : https://rcf.fr/culture/livres/livre-faut-pas-rever-de-pascale-dietrich?fbclid=IwAR3E4b6errv9D_z5F-woM6-Nr4mT20mjo1KEiYUGwH5IfUuJ42vOt6mAJPI

France Inter, « Le Polar sonne toujours 2 fois » par Michel Abescat le 3 juin : <https://www.franceinter.fr/emissions/le-polar-sonne-toujours-2-fois/le-polar-sonne-toujours-2-fois-03-juin-2021>

Prix

Sélection pour le prix Le Point du polar européen



Méfiez-vous des rêves de votre mari

« *Tous les rêves ne sont-ils pas tordus ?* » demande le narrateur. Ceux de Carlos le sont, Louise en est sûre. Il parle en dormant dans son espagnol maternel qu'elle ne comprend pas. Si ce n'est avec une virulence qu'elle ne lui connaît pas, qui la pousse, inquiète, à enregistrer ses paroles, les faire traduire, pour se rendre compte que l'homme doux dont elle attend un enfant menace la nuit d'émasculer un certain Gonzalez et de lui plastiquer sa Porsche...

On avance à coups de chapitres courts dans l'investigation : percer le mystère du passé d'un conjoint qui prétend ne pas en avoir. Louise dresse la cartographie des rêves de Carlos, y relève les mentions de « *paella* », « *churros* », « *pelle à gâteau pleine de sang* », les place en regard des rêves à elle, « *arrivée en urgence à la maternité en brouette* », « *écarteurs* » et « *compresseuses stériles* »... Elle



Méthodique. Pascale Dietrich, sociologue et romancière.



structure ses relevés en graphiques, analyse la fréquence d'apparition des mots: 80 % de « Gonzales », « *connard* » arrivant en deuxième position avec 73,3 %, avant « *couille* », « *Bianca* » et « *enfoiré* ». On peut se moquer de l'entortillement des méninges de Louise, moins de son aboutissement: la méthode, avec l'aide de quelques bons amis, lui permet de repérer le port espagnol dans lequel on a repêché naguère une Porsche avec à son bord un Gonzales...

Une méthode de chercheuse, à n'en pas douter, ce qu'est l'autrice. Sociologue spécialiste de la précarité du logement des populations vulnérables, chargée de recherche à l'Ined (Institut national d'études démographiques), Pascale Dietrich flirte avec le polar depuis les névroses bretonnes d'*Une île bien tranquille* (2016) et les très remarquées *gangsta girls* de *Mafieuses* (2019), qui dégommaient déjà subversivement du macho. Car, si l'on aime l'encre sarcastique avec laquelle Dietrich compose ce nouveau roman, avouons que le fait qu'elle égratigne les bonshommes n'y est pas étranger. Adieu le mythe de l'amour-toujours dans le couple, le féminisme, ici, est tendre, drôle, séditieux. Le seul qui vaille la peine d'être pris au sérieux ■ J. M.

Faut pas rêver, de Pascale Dietrich (*Liana Levi*, 208 p., 17 €).
Parution le 6 mai.

«Faut pas rêver», comment démasquer un somniloque

Avec son héroïne mariée à un homme laissant libre cours à ses pulsions meurtrières durant son sommeil, Pascale Dietrich nous fait beaucoup rire.



()

par [Alexandra Schwartzbrod](#)

publié le 27 mai 2021 à 9h11

Il est bien plus difficile de provoquer le rire que les larmes, a fortiori quand on écrit un polar. Beaucoup s'y sont brûlés, on a oublié leur nom. Certains, en revanche, s'en tirent bien. On se souvient par exemple avec émotion de *Demain c'est loin* (Seuil), publié en 2017, par Jacky Schwartzmann avec cet incipit qui donnait déjà le tempo : «*J'avais un nom de Juif et une tête d'Arabe mais en fait j'étais normal*», qui nous avait fait hurler de rire tout du long. Une autrice de noir est, elle aussi, en train de s'imposer dans ce registre : Pascale Dietrich. Elle nous avait regalée en 2019 avec *les Mafieuses* (Liana Lévi), un petit bijou jubilatoire dont l'intrigue se déroulait dans le vieux Grenoble, où la mafia locale tiendrait bon nombre de pizzerias. C'était intelligent, drôle et percutant, tout ce qu'on aime, on s'en souvient encore malgré tous les polars lus depuis lors.

A lire aussi

Jeudi polar : Atlanta en 1956, à cran et à Crow

Livres 20 mai 2021

Son nouveau roman, *Faut pas rêver* (Liana Lévi), est dans la même veine. C'est l'histoire d'un homme qui parle dans son sommeil. Et, pire encore, il se bat, il injurie, il sort de lui-même, à la grande épouvante de sa femme qui, non seulement ne parvient pas à dormir, mais surtout s'effraie des pulsions criminelles que l'être aimé, par ailleurs sage-femme, laisse apparaître durant son sommeil.

Carlos, tel est son nom, semble revivre encore et toujours la même scène, dont il affirme ne pas se souvenir au matin. Et Louise, sa femme, a compris qu'il était plus facile de le faire parler si elle utilisait l'espagnol dont elle ne connaît que des bribes glanées pendant ses vacances sur la Costa Brava. Ce qui donne des échanges à se tordre de rire. A l'image de celui-ci :

«— *Qué Pasa, señor (que se passe-t-il, monsieur ?) ? articula-t-elle d'une voix mal assurée.*

Carlos sursauta et la regarda avec la même expression que si une femme à plateau s'était glissée dans son lit.

— *Me pagaras carino (tu me le paieras, mon ami), lâcha-t-il en balayant l'air de la main.*

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il venait de dire mais cela semblait le faire réagir. Encouragée, elle fouilla dans sa mémoire à la recherche d'autres réminiscences.

— *Un cafe con leche, por favor, (un café au lait s'il vous plaît), murmura-t-elle.*

Carlos leva un sourcil, intéressé.

— *Con aceitunas (avec des olives), ajouta-t-elle. Y patatas bravas (et des pommes de terre frites).*

Cette fois, il y eut un déclic et il embraya sur une longue tirade. Inconsciemment, Louise hochait la tête pour marquer son approbation, exactement comme elle le faisait avec les personnes qu'elle interrogeait pour le journal. Elle disait les mots d'espagnol qui lui traversaient l'esprit et, à chaque fois, Carlos repartait de plus belle.

— *Banos para la mujer (les toilettes pour dames), s'aventura-t-elle encore.*

Ils continuèrent ce dialogue de sourds jusqu'à ce que Carlos repose la tête sur l'oreiller et replonge dans un sommeil silencieux.»

Pour en avoir le cœur net, Louise va dissimuler un enregistreur près de son oreiller et fera traduire le résultat par son amie Jeanne. Et elle va découvrir que, chaque nuit, Carlos rejoue le même scénario meurtrier dans la ville de Marbella dont il est originaire. Accompagnée de Jeanne, elle va prétexter des vacances entre filles pour partir en loucedé sur la Costa del Sol afin d'en avoir le cœur net. Ce qui va donner lieu à des situations abracadabrantes mais très drôles. C'est court, c'est fin, ça se déguste sans faim.

***Faut pas rêver* de Pascale Dietrich, éd. Liana Lévi, 208 pp., 17 €.**

CONTENUS SPONSORISÉS

Dans son dernier livre, “Faut pas rêver”, la romancière met de nouveau en scène la mafia, avec l’humour décapant qu’on lui connaît. Sans oublier d’épingler les travers de notre société, comme dans le reste de son œuvre.

Ce sont les personnages « à l'écart des normes » qui intéressent la romancière Pascale Dietrich. Des gens légèrement décalés par rapport au rôle que la société leur assigne. Un homme sage-femme en blouse rose qui éructe en espagnol pendant son sommeil dans *Faut pas rêver* ; une pharmacienne, fille de mafieux notoire, qui deale de l'héroïne grâce à ses dosettes homéopathiques dans *Les Mafieuses* ; et même un homard devenu pièce à conviction lors d'une tombola dans *Le Homard...* Et toujours de l'humour pour sortir de la logique ordinaire.

Pascale Dietrich est sociologue, elle travaille en particulier sur le logement et la pauvreté, du côté des « populations invisibles ». Elle aime aller sur le terrain, enquêter et rencontrer ceux qui survivent au bord du trottoir ou dans des taudis plutôt que se contenter de statistiques qui donnent des visions générales et de grandes tendances. Avant d'écrire ses premières nouvelles noires, elle édita *Le Logement intolérable*, titre sans équivoque d'un essai paru aux PUF en 2011. C'est évidemment cette façon de chercher des preuves, de pousser les portes sur la misère cachée, d'aimer découvrir d'autres mondes, qui a influencé son approche de la fiction poudrée de sociologie et teintée de polar : « Lorsque j'ai commencé à écrire de la fiction, j'ai fait le choix du noir pour l'enjeu dramatique, sans jamais y mettre un seul policier, mais en misant sur l'humour. »

Un dormeur très bavard

Faut pas rêver, son nouveau roman, part d'une scène qui devient la clé de l'histoire. Voici Carlos, beurrant sa biscotte matinale et avalant son premier café, l'air paisible. Il est dévisagé sans aménité par Louise, sa compagne enceinte, épuisée par le manque de sommeil. La faute à Carlos, qui parle avec véhémence pendant son sommeil. Pire encore, il s'exprime en espagnol, sa langue d'origine, que Louise ne maîtrise pas. Elle décide alors de l'enregistrer et de demander à une de ses amies de traduire ce qu'il dit.

Pascale Dietrich commente : « Au départ, il y a un intérêt personnel. J'avais pris l'habitude de noter mes rêves chaque matin. Je me suis dit que je tenais quelque chose, le début d'une histoire en partant de la somniloquie. Car, au même moment, je suis tombée sur un article dans un journal racontant qu'un type avait enregistré chaque nuit son

colocataire pendant six ans pour en faire une sorte d'installation artistique. J'avais de quoi développer. J'ai commencé des recherches, j'ai fait des enquêtes tout à fait sérieuses, lu des ouvrages comme L'Interprétation sociologique des rêves, de Bernard Lahire, ou Rêver sous le IIIe Reich, de la psychanalyste allemande Charlotte Beradt. Je trouvais le sujet de plus en plus passionnant. »

Abonné Cercle Polar : trois auteurs français qui bousculent les codes 20 minutes à regarder

Après le sérieux de l'étude, vient le temps de la construction romanesque, et surtout l'esprit loufoque et décapant qui est la marque de fabrique de Pascale Dietrich. « *L'humour suscite l'étonnement* », précise-t-elle justement. La romancière peut alors glisser vers un persiflage intelligent, éclairer des situations sans donner de leçon de morale. Lorsque ses personnages se rendent à Marbella, la ville de naissance de Carlos, l'autrice en profite pour souligner les oppositions entre le lieu de vacances idyllique et la précarité des agriculteurs qui travaillent sous des serres à 45 degrés, en respirant des pesticides qui les tuent à petit feu : « *C'est le lieu de l'injustice sociale par excellence, avec du bling bling d'un côté et de la pauvreté extrême de l'autre.* » Mais Pascale Dietrich parvient à faire rire, sourire, à moquer la naïveté des uns et l'originalité des autres.

Derrière le rêve, la violence

Sans oublier la mafia, déjà au cœur des *Mafieuses*, où les femmes reprenaient le marché des hommes. Elle est de nouveau centrale dans *Faut pas rêver*, du côté de Carlos, le dormeur trop bavard, et de sa famille espagnole qui sait ce qu'il cache derrière ses rêves. L'univers du polar est donc récurrent et permet à la fois de faire sourire le lecteur et de montrer la violence des clans, les règles précises des tribus où les femmes mènent discrètement la danse.

Pascale Dietrich a réussi, en une poignée de romans et de nouvelles, à construire son style à part dans le polar. Ni franche rigolade, ni esprit de sérieux. Elle travaille son écriture en la resserrant constamment. Pas de pavé de huit cents pages, mais de courts textes où elle ne s'écoute pas écrire, réajustant chaque scène, attentive aux baisses de tension. Pascale Dietrich a quarante ans, elle est la voix d'une génération indépendante, féministe, qui sait que l'égalité des chances demande encore de gros efforts. Mais elle a le franc-parler hilarant et le courage intellectuel des héroïnes qu'elle met en scène dans tous ses romans. Quant à la mafia... il paraît qu'un de ses oncles était un peu bandit. À vérifier.



ROMAN

FAUT PAS RÊVER

PAR PASCALE DIETRICH

Liana Levi, 208 p., 17 euros.

☆☆☆☆ Il y a deux ans, « les Mafieuses », au croisement de la comédie déjantée et du polar, avait tout pour séduire (le roman est en cours d'adaptation au cinéma). L'humour noir et le sens aigu du tempo de Pascale Dietrich font mouche une fois encore. Quand Louise découvre, après l'avoir enregistré dans son sommeil, que Carlos, son compagnon, revit chaque nuit, en espagnol, une scène de crime qui a eu lieu à Marbella, son amie Jeanne lui propose d'aller sur place. Commence alors une enquête périlleuse qui, de péripétie en rebondissement, va lever le voile sur l'incroyable passé de Carlos.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND





LIBRAIRIE DE L'EXPRESS / SPÉCIAL POLAR

FAUT PAS RÊVER

PAR PASCALE DIETRICH.

LIANA LEVI, 202 P., 17 €.

TOUT COMMENCE par une sombre histoire de somniloquie. Louise est à la colle avec Carlos, un Espagnol qui baragouine toutes les nuits le même charabia inintelligible. Ayant renoncé à dormir, la jeune femme finit par placer un dictaphone sous l'oreiller du bavard, et fait traduire ses monologues par son amie Jeanne. Mauvaise surprise : le ton est plus que vindicatif. Il est question d'embrouilles à Marbella et d'un certain Gonzalez, à qui Carlos aimerait refaire le portrait après avoir plastiqué sa Porsche. Il parle aussi de se débarrasser de son corps dans la mer... Simple rêve ou aveux involontaires ? Louise s'aperçoit qu'elle ne sait rien du passé de son compagnon, bien moins expansif éveillé qu'assoupi. Le problème, c'est qu'elle est enceinte de lui – on connaît situation plus reposante que de porter l'enfant d'un tueur. Est-il un banal mythomane ou un vrai criminel ? Pour en avoir le cœur net, elle décide d'aller enquêter sur place et embarque Jeanne... direction, l'Andalousie.

Remarquée il y a deux ans avec *Les Mafieuses* (en cours d'adaptation au cinéma), Pascale Dietrich confirme avec *Faut pas rêver* son talent pour la comédie noire. Quand les deux copines s'improvisent détectives à Marbella, lieu de villégiature prisé par les ultrariches, elles en ont pour leur argent : entre révélations ahurissantes et pègre locale haute en couleur, on se croirait parfois dans un film des frères Coen ou dans *Un privé à Babylone*, de Richard Brautigam. Le ton délibérément humoristique n'empêche pas la romancière de construire une véritable intrigue à suspense. Un livre idéal pour les prochaines vacances d'été, qu'on loue une villa à Marbella ou qu'on parte s'isoler au fin fond du Cantal.

L.-H. DE L. R.



**POLAR****DORMIR DEBOUT**

★★★ *Faut pas rêver*, de Pascale Dietrich, *Liana Lévi*, 208 p., 17 €.

Aux yeux de Louise, Carlos a tout pour plaire. Beau, intelligent, sensible, cet hidalgo qui a quitté l'Espagne pour exercer le métier de sage-femme, est le compagnon idéal. Sauf que toutes les nuits, Carlos se met à déblatérer avec véhémence dans sa langue natale, tout en dormant. Pour savoir ce que raconte ce prince charmant bavard, Louise enregistre alors le somniloque avec son

smartphone, et fait traduire ses délires verbaux nocturnes par son amie Jeanne. Le résultat est terrifiant : nuit après nuit, Carlos évoque de manière assez confuse le crime d'un dénommé Gonzales sur le port de Marbella. Ni une ni deux, les deux copines prennent la direction de la station balnéaire andalouse, sans se douter une seconde de ce qui les attend... La comédie policière est un genre délicat à manier. Pascale Dietrich

(auteur des *Mafieuses*, il y a deux ans) en maîtrise visiblement toutes les subtilités. Des monologues nocturnes, dans la langue de Cervantès, d'un homme sage-femme laissant entrevoir un passé de dangereux tueur, aux tribulations de deux jeunes femmes dans les bas-fonds de Marbella, ce polar astucieux et pétillant est une petite merveille d'humour, noir évidemment.

Philippe Blanchet

THE KILLER INSIDE ME

Littérature noire

Jeanne est divorcée. Elle est l'amie de Louise, sa partenaire dans l'association environnementale Renverser la vapeur. Qui est en couple avec Carlos dont elle attend un enfant. Carlos est sage-femme et est un ardent défenseur du locavore, de la permaculture, il installe des poules sur un bout de jardin au coeur de Paris, entre trois plans de salades et deux autres de cornichons. C'est la vie des bobos bios. C'est l'amour aussi. Sauf que Carlos a un gros problème : depuis l'annonce de la grossesse de Louise, il n'arrête pas de parler, voire de hurler pendant son sommeil. A en devenir inquiétant. Et sa

compagne, qui ne comprend goutte à l'espagnol natal de son chéri, demande à Jeanne, un coup de main. Louise l'enregistre donc la nuit. Puis envoie les enregistrements à son amie. Et les traductions sont curieuses, voire angoissantes : il est question d'un Gonzalez, de lui péter les dents, d'une Bianca, d'une Porsche, de Marbella... la situation devient tellement peu banale et stressante que les deux copines décident de s'offrir quelques jours de détente dans le sud de l'Espagne pour en savoir un peu plus.

Avec *Faut pas rêver*, son troisième roman, Pascale Dietrich conjugue les codes du polar avec ceux de la pure comédie. Et c'est simplement très réussi. Le personnage de Carlos, mystérieux, sa famille, tout aussi obscure, répondent, dans une seconde partie du texte, aux grands principes du roman noir, du roman de gangsters. Et à l'inverse de la première partie, le lecteur tombe là dans une réelle tension, une intrigue complexe qui contraste avec le début de l'histoire. Mais pour tout dire, ce sont ses pages initiales que l'on trouve les plus savoureuses. Et tout d'abord les retranscriptions des rêves de Carlos avec les pitoyables mais risibles tentatives hispanophones de Louise, censées relancer la discussion noctambule : " - Carlos : Tu rigoles moins maintenant, hein ? Bon sang de... Salopard. Je ne sais pas ce qui me retient. Te péter les dents, t'enterrer vivant, merde en boîte. Ta mère. Elle doit chialer depuis que t'es né. - Louise : Un café au lait s'il vous plait. Carlos : Hein ? C'est ça ouais, continue. Continue comme ça... Continue, moi au moins, je peux me regarder dans la glace. - Louise : Allons à la plage..."

C'est totalement délirant, un peu à l'image de ce que propose aussi Jacky Schwartzmann dans ses polars, et Pascale Dietrich convoque par ailleurs toute la science et médecine sur les rêves et les noctambules. On lui demande ainsi de noter elle aussi ses rêves et elle se souvient alors d'une nuit où elle masse Teddy Riner !

Mais il n'y a pas que cela. Il y a en parallèle tout ce petit monde écolo. L'auteure ne leur tape pas dessus mais elle s'amuse de leurs manies, de leur engagement à la limite de la sincérité (bon, allez prendre l'avion pour l'Espagne si c'est une fois, ça va). C'est très dans l'air du temps, c'est fin et jamais méchant.

Au final, *Faut pas rêver* se lit en un petit week-end avec un plaisir évident, une vraie gourmandise où Pascal Dietrich ne cherche pas de punchline mais bien des situations drôles, des quiproquos, dans une narration fluide, fraîche et maline. Le roman parfait pour décompresser.

Faut pas rêver, ed. Liana Levi, 202 pages, 17 euros



PARTAGER CET ARTICLE